

Est-ce à l'école que l'on s'instruit ?

Léon TOLSTOÏ, « Voyage en France » (1860)
Sur l'instruction publique, in *La Liberté dans l'école*,
traduit en français par B. Tseytline, Paris, A. Savine, 1888

Il y a un an, me trouvant à Marseille, je visitai tous les établissements d'instruction populaire de cette ville. Le nombre de ceux qui s'instruisent est si grand par rapport à la population, qu'à part d'insignifiantes exceptions, tous les enfants vont à l'école pendant trois, quatre et six ans.

Les programmes des écoles comprennent l'étude par coeur du catéchisme, de l'histoire sainte et générale, des quatre règles de l'arithmétique, de l'orthographe française et de la tenue des livres [les livres de comptes].

Comment la tenue des livres peut-elle constituer un objet d'enseignement, c'est ce que je n'ai pu comprendre, c'est ce qu'aucun instituteur n'a pu m'expliquer. La seule raison que j'ai trouvée, en examinant comment tenaient leurs livres les élèves qui avaient fini ce cours, c'est qu'ils ne savent même point les trois premières règles de l'arithmétique, mais qu'ils ont appris par coeur à faire les opérations, et que, pour le même motif, ils doivent pareillement apprendre par coeur la tenue des livres. (Il semble superflu de démontrer que la tenue des livres, Buchhaltung, qu'on enseigne aussi en Allemagne et en Angleterre, est une science qui demande tout au plus quatre heures d'explication pour tout élève familier avec les quatre règles de l'arithmétique.)

Pas un élève, dans ces écoles, n'a pu résoudre le plus simple problème sur l'addition et la soustraction. Avec cela, ils

jonglaient avec les nombres abstraits, multipliaient les mille avec dextérité et promptitude. A mes questions sur l'histoire de France, ils répondirent assez bien, de mémoire, sauf l'un d'eux qui m'apprit que Henri IV avait été tué par Jules César. Même chose en géographie et en histoire sainte. Même chose en orthographe et en lecture. Le sexe féminin, plus de la moitié, ne peut lire autrement que dans des livres déjà appris par coeur. Six ans d'école n'assurent point la possibilité d'écrire les mots sans faute.

Je sais que les faits cités par moi sont tellement improbables que plusieurs en douteront ; mais je pourrais écrire des volumes entiers sur l'ignorance que j'ai rencontrée dans les écoles de France, de Suisse et d'Allemagne.

Du reste, quiconque a cette affaire à coeur, qu'il essaye d'étudier les écoles, comme moi, non point d'après les comptes rendus des examens publics, mais d'après des visites continues, des entretiens personnels avec les maîtres et les élèves, à l'école et hors l'école.

J'ai encore vu à Marseille une école laïque et une école congréganiste d'adultes. Sur deux cent cinquante mille habitants, moins de mille, à peine deux cents fréquentent ces écoles. L'enseignement est le même: la lecture mécanique, qu'on étudie un an et plus, la comptabilité sans savoir l'arithmétique, des instructions spirituelles, etc.

J'ai vu, après les écoles d'adultes, les leçons quotidiennes dans les églises ; j'ai vu les salles d'asile, où des enfants de quatre ans évoluent au sifflet, comme des soldats, autour des bancs, relèvent et plient le bras au commandement, et d'une voix tremblante et étrange chantent des cantiques à Dieu et des hymnes de remerciement à leurs bienfaiteurs; et je me suis convaincu que les établissements scolaires de Marseille sont extrêmement mauvais. Si quelqu'un, par un prodige, voyait tous ces établissements sans voir le peuple dans les rues, dans les ateliers, dans les cafés, dans la vie de famille, quelle opinion prendrait-il d'un peuple élevé de cette façon ? Il croirait sans doute que c'est un peuple ignorant, grossier, hypocrite, plein de préjugés et presque sauvage.

Mais il suffit d'entrer en relation, de causer avec quelques-uns des hommes du commun, pour se convaincre que, tout au contraire, le peuple français est presque tel qu'il s'imagine être lui-

même : intelligent, beaucoup d'esprit, sociable, libéral et en effet civilisé.

Regardez l'ouvrier des villes, à trente ans ; il écrira une lettre sans faire autant de fautes qu'à l'école; il a des notions parfois tout à fait justes sur la politique, et, par suite, sur l'histoire contemporaine, et sur la géographie; il connaît un peu l'histoire par les romans; il a quelque clarté des sciences naturelles. Assez souvent il sait dessiner et applique les formules mathématiques à son métier. Où donc a-t-il pris tout cela?

La réponse à cette question, je l'ai trouvée sans la chercher à Marseille, en me promenant, au sortir des écoles, dans les rues, cafés chantants, musées, ateliers, ports et librairies. Ce même garçon qui m'avait répondu que Henri IV avait été tué par Jules César, savait très bien les aventures des *Quatre mousquetaires* et de *Monte-Cristo*. J'ai trouvé à Marseille vingt-huit éditions à bon marché, du prix de cinq à dix centimes, illustrées, soit trente mille exemplaires pour une population de deux cent cinquante mille habitants; donc, à supposer que dix personnes lisent ou entendent lire un seul exemplaire, tous le lisent.

Il y a, en outre, les musées, les bibliothèques publiques, les théâtres, les cafés, deux grands cafés chantants où, pour une consommation de cinquante centimes, entre qui veut, et où passent tous les jours jusqu'à vingt-cinq mille personnes, sans compter les petits cafés qui en renferment autant. Dans chacun de ces cafés des comédies se donnent, des scènes, des vers se déclament. Voilà donc, d'après mon calcul approximatif, un cinquième de la population qui s'instruit de vive voix, au jour le jour, comme s'instruisaient les Grecs et les Romains dans leurs amphithéâtres.

Si cette instruction est bonne ou mauvaise?... C'est une autre affaire; mais voilà l'instruction spontanée, combien plus féconde que l'instruction forcée! voilà l'école spontanée qui a miné l'école forcée, et en a réduit le contenu à presque rien. Il n'en est resté que la forme despotique, presque sans contenu. Je dis presque, en exceptant le seul art mécanique d'épeler les lettres et de former les mots, la seule connaissance acquise par une étude de cinq ou six ans.

Il est à remarquer d'ailleurs, que même cet art mécanique de la lecture et de l'écriture s'acquiert souvent hors de l'école,

dans un délai beaucoup plus court, qu'assez souvent on n'emporte pas le moindre savoir de l'école, ou qu'on l'oublie faute d'en trouver l'application dans la vie, et que là où il existe l'obligation légale de fréquenter l'école, pour y apprendre à lire, à écrire, à compter, cette obligation était superflue, car le père et la mère, semblait-il, étaient en état d'enseigner tout cela à la maison, et beaucoup plus aisément qu'à l'école.

Ce que j'ai vu à Marseille se retrouve dans les autres pays; partout la principale partie de l'instruction est acquise, non par l'école, mais par la vie. Là où la vie est instructive, comme à Londres, à Paris et dans les grandes villes, le peuple est en général instruit; là où la vie n'est pas instructive, comme dans les villages, le peuple n'est pas instruit, quoique les écoles, ici et là, soient identiques. Le savoir acquis dans les villes demeure; le savoir acquis dans les villages se perd. La tendance et l'esprit d'instruction du peuple, tant dans les villes que dans les villages, sont absolument indépendants, quand ils n'y sont pas contraires, de cet esprit qu'on prétend imposer aux écoles populaires. L'instruction marche dans sa voie, indépendante des écoles.